



L'ARCHITECTURE
ET LA NATURE

L'ÉCOLE À L'APLOMB DU CHAOS ET DE LA FORÊT

Entretien avec Thierry et Julien Mostini, architectes à Morlaix
Témoignages de Yvette Hourmant,
Nicole Guéle et Christiane Le Long



◊ 1937 SCÈNE DE FÊTE DES ÉCOLES AU THÉÂTRE DE VERDURE

L'ARCHITECTURE ET LA NATURE

Chacun porte en soi une image de l'école, de son école au sein de laquelle il a passé, enfant, adolescent, de longues heures. Que cette mémoire soit visuelle ou affective, chacun reste marqué par l'architecture scolaire, par l'une de ses premières appréhensions de l'espace. « L'école fut un des moteurs de la vie des villages et des villes où elle apportait le savoir et préparait les enfants à la vie future. L'école change de statut, elle dispense toujours le savoir mais elle doit s'ouvrir sur le monde extérieur¹. » L'école des filles du Pouly fut dessinée par l'architecte morlaisien Lohou qui, décédé, fut remplacé par l'architecte Guyomarc'h fils, lui aussi originaire de Morlaix.

¹ Yves Legay, Une approche historique de la construction scolaire en France depuis le XIX^{ème} siècle, Intervention du 29 novembre 2006.

Entretien avec les architectes
Thierry et Julien Mostini, père et fils,
à Morlaix

En tant qu'architectes, concepteurs de différents collèges - Orgères et Plabennec -, de la cité scolaire Chateaubriand de Combourg, auteurs de la reconstruction du lycée de Morlaix, quel regard portez-vous sur les normes en vigueur au début du XX^{ème} siècle, lors de la construction de l'école du Pouly ?

À l'époque, il existait des recueils, comme celui de Félix Narjoux ou celui de César Pompée, dont les architectes s'inspiraient fortement, dans lesquels étaient analysés les grands principes de construction et de conception des écoles tant en France qu'à l'étranger. L'idée qui prédominait, c'était de faire en sorte que le bâtiment soit bien ventilé, bien éclairé. Il importait principalement de respecter certaines normes hygiéniques. Les architectes bâtissaient leur réflexion selon le nombre de mètres carrés dont disposerait chaque élève, soit un mètre carré environ par occupant. Aujourd'hui, nous sommes plutôt parvenus à deux mètres carrés par personne. La proportion des fenêtres devait représenter entre un sixième et un tiers de la surface au sol de la salle, la hauteur atteignait au minimum quatre mètres sous plafond. Pour les écoles, il existait un principe très simple qui consistait à ouvrir toutes les classes sur la cour. On le voit très bien sur le plan. Quand la cloche sonne, les élèves à peine sortis, on ouvre toutes les fenêtres et on ventile. Les bâtiments sont en recul par rapport à la rue, ce qui les abrite des éventuelles nuisances visuelles et sonores ; l'espace interstitiel entre les deux, c'est la cour, hors de portée de la rue grâce à un mur relativement haut. Ce mur protège, des vents, les enfants s'amusant dans la cour. Dans les années 70-75, il y a eu une mauvaise interprétation de ce que l'on a

appelé l'école ouverte ; en brisant ces murs, on a ouvert à tous vents la cour de l'école. Le préau de cette école est très bien situé par rapport aux vents dominants. Néanmoins, du fait de l'absence de coursive, les élèves ne circulent pas à l'abri d'une classe à l'autre. Le préau, chez nous, est la colonne vertébrale du projet. Il dessert toutes les entités. Nous lui accordons un rôle majeur, un rôle de circulation, un peu comme chez les moines, où le cloître distribuait toutes les entités de la vie commune.

Que vous inspire, à première vue, ce plan de l'école des filles du Pouly ?

Le plan est simple, et c'est sa qualité. Comme une cour de ferme, dotée de son bâtiment central et des ailes. Là, il y a une cour, le grand bâtiment au fond, et les petits pavillons sur les côtés. La présence des arbres est notable, ce n'est pas pour faire un rappel de la nature, je ne pense pas, le but était fonctionnel, ils atténuent l'ensoleillement. La fonctionnalité est très visible. Le nombre de mètres carrés est utilisé de façon optimale. Pas de place perdue en circulation. Le plan est intéressant. Il est simple et très organisé, avec l'administration au centre et les logements, parties intégrantes de l'école. On travaillait, on dormait sur place. L'institutrice vivait là, les enfants sont ses enfants. On ressent très bien cette vision familiale. Aujourd'hui, les logements ne sont pas situés au sein même de l'établissement. Le bien-être des familles du corps enseignant est pris en compte. Autrefois, c'était un sacerdoce. C'était plus compliqué lorsqu'il y avait une école de filles, une école de garçons, et entre les deux, la maternelle. Il fallait gérer les flux.

Le philosophe Michel Foucault, définit le dispositif panoptique comme s'appliquant à une caserne, à un hôpital, à une école, autant qu'à une prison. La formule abstraite du panoptisme n'est

plus « voir sans être vu », mais « imposer une conduite quelconque à une multiplicité humaine quelconque ».

Je pense que ceci est très exagéré. Je crois qu'à aucun moment la société n'a considéré que ses enfants étaient tous des brigands. De tous temps, un transfert de responsabilité s'est effectué entre la famille et les enseignants. On peut comprendre que les enseignants aient besoin d'avoir un lieu, où ils jugent les enfants en sécurité. Il fallait organiser correctement les locaux pour que la surveillance soit facilitée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, là on ne le retrouve pas sur le plan, généralement entre chacune des salles, une porte permettait, lorsqu'un professeur s'absentait, de transiter facilement d'une salle à l'autre et de jeter un coup d'œil en parallèle.

Tout de même, on ne peut nier certaines analogies entre les casernes, les couvents et les écoles.

Les plans sont sobres, c'est tout. Un couvent est beaucoup plus sophistiqué que cela. C'est rigoureux, c'est bien organisé. Les enfants étaient presque tous pensionnaires, puisqu'ils vivaient dans des fermes qui étaient éloignées, ils se déplaçaient en charrette à cheval, les agriculteurs travaillaient très dur. Je pense que même aujourd'hui ce transfert de responsabilité est traumatisant, il est difficile à vivre. Tous les parents confient leurs enfants. Ce qui explique assez bien le fait que les institutrices, directrices qui plus est, étaient pour la plupart célibataires². Ces enfants devenaient les leurs. Le poids était lourd sur les épaules de ces institutrices, d'autant plus qu'elles représentaient l'école républicaine chargée de former des citoyens. Un hôtel présente également des similitudes architecturales

² « En 1863, 67% des institutrices laïques sont célibataires.

« L'institutrice ne se marie pas. » Ce serait mal vu ; cette religieuse laïque doit se dévouer entièrement », in Rohou Jean, *Fils de ploucs*, tome II, Rennes, Éditions Ouest-France, 2007, p.277.

avec l'école, de par la circulation et les chambres de chaque côté. Nous pourrions considérer qu'un hôtel, c'est une prison ou que c'est un couvent. Ce ne sont pas les écoles qui sont comme des prisons, mais les prisons qui sont comme des écoles. Dans une prison, on apprend, on s'aère également. On retrouve cet aspect hygiénique.

En contrebas de l'école, au cœur du bois, coule une rivière. L'école domine le chaos. Le granit affleure. Si vous aviez, aujourd'hui, en 2010, une école à construire en ce lieu, comment exploiteriez-vous ce site remarquable ?

Il ne faut pas oublier que l'architecture reflète la pédagogie d'une époque. On parlait de la cour fermée, des bâtiments éloignés de la rue, aujourd'hui le principe est plutôt inverse. Certes nous persistons à faire en sorte que la cour et les espaces extérieurs soient le plus protégés des nuisances de la rue, à faire en sorte de protéger cette cour des vents dominants, mais nous ouvrons sur un parc, sur des espaces extérieurs agréables, de détente, des espaces qui sont un support à l'imaginaire des enfants. C'est très différent. Nous essayons de faire en sorte qu'ils puissent s'approprier, lors des moments d'inter-cours, ces espaces-ci, et prendre du plaisir. Tandis que dans cette école des filles, on ne sort jamais, on ne s'évade pas. Évidemment, cette présence du chaos s'avère visuellement très intéressante ; dans l'idée d'un projet conçu aujourd'hui, il est fort possible qu'une partie de la cour serait ouverte sur cet espace.

Pensez-vous que le site soit exploité judicieusement ?

La fonctionnalité était bien établie au niveau de l'enseignement, comme nous l'avons fait remarquer précédemment,

au niveau également de la position du logement de la directrice, parce qu'elle doit avoir un œil sur tout. On perçoit cette préoccupation dans ce couloir de Mme Pouliquen, en 1911, qui se plaint amèrement, non sans raison, de l'absence de passage entre l'internat et le logement de la directrice : « Si quelque incident fâcheux se produisait dans les dortoirs, comment le saurais-je ? Les surveillantes n'oseraient pas descendre, traverser un préau et une cour obscurs pour me prévenir. » Et puis il fallait bien qu'on y mange. On a profité de la déclivité du terrain pour loger la cantine sous le bâtiment. Néanmoins, à la lecture du document de l'Inspection académique du Finistère, daté du 19 décembre 1907, je suis quasi-certain que le sous-sol a été exploité plus tard. C'est-à-dire qu'il ne devait pas y avoir, à l'origine, de réfectoire, ou de cuisines. Cela paraît étrange en effet de les installer en partie basse quand on connaît l'importance des notions de ventilation. Le document de 1907 stipule que sous les salles de classe, se trouvent « les caves et buanderies à l'usage des maîtresses ». En tous les cas, il paraît évident que le but n'était pas de profiter du joli spectacle. Ils étaient déjà en contact permanent avec la nature, ils ne ressentaient pas ce besoin. Le côté contemplatif était beaucoup moins prégnant qu'aujourd'hui. L'idée était de se focaliser sur l'enseignement, sur l'éducation à travers l'enseignement, sur ce qui se passait à l'intérieur. Tout le reste était considéré comme distraction. Sans doute.

Plusieurs anciennes pensionnaires considéraient l'école comme leur famille, comme leur cocon. Concevez-vous l'école comme un cocon, comme un univers clos sur lui-même ?

Dans les années 70-80, l'idée d'ouvrir les écoles sur le monde extérieur prédomine. Auparavant c'était un

univers clos sur lui-même, aujourd'hui – ce sont des notions de pédagogie qui évoluent – l'architecture participe à créer des passerelles, des liens avec le monde extérieur. L'idée de cocon persiste tout de même, puisque, un collège est doté normalement d'une seule entrée, c'est essentiel pour la sécurité des enfants. Quelques années après la Seconde Guerre mondiale, nous avons assisté à une politique de standardisation, dite politique du modèle ; il a fallu très rapidement, avec un coût minimal, bâtir des écoles ; tout a été normé, rationalisé. De 1950 à 1970, l'école est fabriquée de manière industrielle. La construction scolaire est calée sur la répétition d'une trame « Éducation nationale » de 1,75 mètre. On entre dans l'ère du préfabriqué. Cette trame dupliquée correspond à un box d'internat, à une largeur de couloir ; les salles de classe représentent cinq trames sur quatre. Mais le problème avec cette trame, quand elle se répète, plusieurs dizaines, plusieurs vingtaines de fois, c'est que le bâtiment s'en trouve totalement déshumanisé. Les élèves ne peuvent s'approprier ces espaces ; les locaux sont d'une effroyable sécheresse, sans poésie aucune. Quantitativement, ils répondent aux besoins. Mais ils ne donnent aucune envie d'y rester.

Yvette Hourmant, née Quémener
« Ce que je vous raconte, c'est sans nostalgie. Je ne voudrais pas revenir à cette période-là, car nous menions une existence modeste. L'école représentait l'ouverture, l'enrichissement, les relations avec les copines et les maîtresses. La pension, cela ne me dérangeait pas, même si je me suis sentie plus étrangère au lycée à Morlaix. Je me suis rendue compte que je vivais dans un cocon à Huelgoat. »

Dans les années 50-70, on ne se préoccupe guère du contexte social, de l'environnement, qu'il soit rural ou urbain, au sein duquel s'implantent ces écoles. Mais il semblait qu'en 1970-80, une nouvelle conception de l'urbanisme scolaire émerge. Une conception dite innovante.

Dans les années 80, il se produit en effet un phénomène de rupture avec le modèle Pailleron doté de structures métalliques, ainsi qu'avec tous les bâtiments préfabriqués, dont on a dit qu'ils participaient à l'idée d'une France défigurée. C'est au moment où le président François Mitterrand affirme que l'architecture est d'utilité publique. Cette phrase est cruciale. Il faut retrouver une singularisation. Le rejet de la standardisation provoque le retour de l'architecture. On se remet à penser le même bâtiment en tous lieux, et l'on suggère qu'au contraire chaque site mérite d'avoir une réponse à sa qualité. Malheureusement aujourd'hui, les choses sont en train de changer d'une manière extrêmement alarmante. L'État qui se trouve dépourvu d'argent s'est engouffré dans une politique que l'on appelle les « partenariats publics privés » qui consistent à ce que l'État ne soit plus propriétaire mais locataire. Donc il n'investit plus. Donc il ne s'endette plus. Il est locataire de bâtiments fabriqués par une poignée d'industriels. Nous retombons dans des projets de modèle, dans une standardisation. Ce sont des concours où l'on ne parle pas d'architecture. Personne ne parle de bien-être dans le collège. Heureusement bon nombre de Conseils généraux résistent. Nous devons beaucoup à l'engagement des élus hostiles à une uniformité des bâtiments scolaires dans le paysage, désireux d'une qualité des lieux d'enseignement. Nous pensons que cette politique des modèles sera, dans les années à venir, la grande tentation de l'État désargenté. Ce qui est

préoccupant, c'est qu'après avoir titré la "La France défigurée" dans les années 70, nous recommençons. C'est le début de la dérive. Nous en sommes aux prémices. C'est une insulte au paysage, une insulte à l'urbanisme. Le plan du collège de Plabennec, nous l'avons établi selon les vents, selon sa situation géographique particulière, juché sur un plateau.

Cette école des filles du Pouly, fait-elle, elle aussi, partie de cette politique des modèles ?

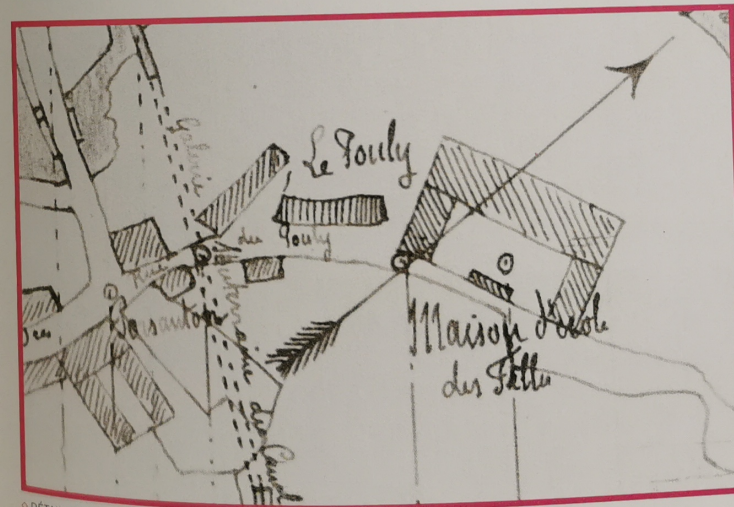
À cette époque, il ne s'agit pas de modèles mais de principes. Ces anciennes écoles, à l'architecture codifiée, se repèrent tout de suite. Elles sont toutes assez semblables. Cependant, chaque école utilisait des matériaux, des éléments de façade qui étaient propres à la région où elle s'implantait. Ici, les encadrements de fenêtre sont en granit, en brique rouge ailleurs. C'était d'inspiration locale. Nous vivons aujourd'hui l'époque du développement durable : isolation par l'extérieur au moyen d'un bardage en bois, étanchéité à l'air, toitures terrasses plantées, panneaux photovoltaïques... Nous autres architectes, nous sommes témoins de l'évolution de notre temps. Ce qui était également le cas autrefois. Nous avons pu parler de régionalisme à l'époque, c'est-à-dire d'une expression architecturale qui témoignait de l'appartenance à une région, alors que le plan était exactement le même.

Les écoles de la Troisième République, appelées écoles Jules Ferry, symbolisent fortement l'institution scolaire. On ne rentre pas n'importe où. Le seuil est mis en valeur. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Nous recherchons en permanence le compromis entre l'identification aisée de l'institution et la volonté que les élèves et les habitants s'approprient les lieux, ce qui signifie une architecture sensible, des notions d'échelle en adéquation

avec les enfants. Et dans le même temps une certaine rigueur, parce que c'est aussi un lieu où l'on apprend à vivre ensemble. On sort de la structure familiale et l'on rentre dans une structure bien plus importante. Apprendre à vivre ensemble signifie respecter certaines lois communes. Il s'agit de réguler les flux, d'apporter de la lumière naturelle dans tous les dégagements, de créer des points de vue, des accroches visuelles, des prises de lumière zénithales pour faciliter l'orientation des élèves au sein de l'établissement. La grande différence avec les écoles d'autrefois, c'est qu'aujourd'hui cohabitent des salles banalisées bien entendu, mais aussi une série d'autres salles : le CDI, l'espace multimédia, les unités pédagogiques d'insertion comprenant des classes pouvant accueillir des élèves handicapés, la salle de musique dont l'acoustique est soigneusement étudiée, la salle d'arts plastiques, le foyer des élèves. Contraste saisissant : nous évoquions le réfectoire qui se trouvait dans les caves, il est aujourd'hui un élément phare. La salle du restaurant panoramique s'ouvre

sur le paysage extérieur. L'architecture participe à l'éveil des élèves, à la façon dont ils vont envisager les volumes, les espaces, l'atmosphère. C'est un point essentiel. Autrefois, c'était simplement un endroit au sein duquel on enseignait, on apprenait. Aujourd'hui, l'architecture recèle intrinsèquement une valeur pédagogique. Dans les pays nordiques, l'architecture est extrêmement présente dans tous les lieux d'éducation, les centres civiques. C'est très calme, très bien pensé, à l'échelle. Et l'on sait bien à quel point ces principes ont des répercussions sur la qualité de vie, sur la manière dont chaque enfant envisage ensuite son logement, sur la compréhension de son univers. La notion de parvis, d'espace intermédiaire entre le collège et le domaine public, n'existait pas auparavant. L'école du Pouly possède une petite porte. De la rue, on ne peut quasiment pas voir l'école. En revanche, dans notre dernière création, au collège de Plabennec, l'entrée consiste en une grande façade vitrée. On distingue ce qui s'y passe. La vie intérieure s'en trouve révélée.



◊ DÉTAIL DU PLAN DE L'ÉCOLE DES FILLES